Portrait dans le Monde

Le Monde
Culture, mercredi 29 mai 2002, p. 34

CULTURE - PORTRAIT

Jack Ralite, la culture comme combustible

Le maire communiste, qui a oeuvré pour une politique culturelle de qualité à Aubervilliers, a vu Jean-Marie Le Pen y arriver en tête le 21 avril

ROUX EMMANUEL DE

SON BUREAU de l'hôtel de ville d'Aubervilliers est encombré de livres et de photos. Jean Vilar, Gérard Philippe et Antoine Vitez sont les figures qui reviennent le plus souvent. Le théâtre est depuis longtemps la grande affaire de son maire, Jack **Ralite**, sénateur de la Seine-Saint-Denis et ancien ministre. Cet amoureux du spectacle vivant s'enorgueillit toujours d'avoir lancé, en 1987, les Etats généraux de la culture, dont une réunion mémorable s'est tenue au Zénith de La Villette, avec une belle brochette de comédiens. « La salle était bondée, confie-t-il aujourd'hui. Plus encore qu'entre les deux tours des élections présidentielles, quand les gens de culture ont appelé à voter contre le Front national. » Des élections qui furent une « douleur immense » pour ce communiste chevronné : le 21 avril, à Aubervilliers, Jean-Marie le Pen était en tête des candidats avec 19, 38 % des voix et Robert Hue, en quatrième position derrière Lionel Jospin et Jacques Chirac, recueillait 8, 55 %, dix points de moins qu'en 1995.

Jack **Ralite** explique cette dégringolade par le désespoir d'une partie de son électorat. « Il y a des gens qui se sentent comme en trop dans la société - 20 % de chômeurs à Aubervilliers. Voter Le Pen, c'est comme une vengeance imaginaire. Rappelez-vous la tragédie de Nanterre et ses huit personnes abattues par un forcené. Ce geste est celui d'un fou. C'est aussi un acte politique : ce n'est pas un hasard si le tueur a ouvert le feu sur des élus. En votant pour le Front national, les électeurs ont utilisé leur bulletin de vote comme une arme. » A Aubervilliers, certains parlent aussi de l'échec d'une municipalité qui, depuis longtemps, a fait le pari de la culture « trop lointaine, trop élitiste ». Jack **Ralite** s'en indigne : « Quand j'ai été élu pour la première fois, en 1959, il n'y avait dans cette ville aucun équipement culturel. Aubervilliers compte aujourd'hui deux lycées, un théâtre, un conservatoire et trois bibliothèques. » Il balaye les reproches avec colère : « Faire l'apologie de la proximité, c'est faire l'éloge d'une société en miettes. Quant à l'élitisme, ma fréquentation des pays de l'Est m'a vacciné pour l'éternité contre l'ouvriérisme et le populisme. La culture n'est pas une panacée, reprend-il. La convivialité recule, Le lien social s'est distendu. Les autistes sociaux le sont aussi à l'égard de la culture. »

Cette indifférence - ou cette hargne - blesse profondément le sénateur et maire. La culture est sa bouée, sa boussole, sa raison de vivre. A l'hôtel de ville, derrière son bureau, une pièce entière lui sert de bibliothèque personnelle. Il s'y isole avec ses auteurs favoris : Aragon, Maïakovski, Pasolini, Brecht... Pour lui, la culture est aussi une question de dignité : « Le problème n'est pas de traiter le pauvre dans l'homme, mais l'homme dans le pauvre. » Jack **Ralite** adore les formules : « Les citations sont des éclats du passé qui viennent déranger notre tranquillité. » Il ne résiste donc pas à la tentation gratuite de citer Saint-John Perse : « La poésie, c'est le luxe de l'inaccoutumance. » Ou Camus : « Mal nommer les choses, c'est ajouter du malheur au monde. »

épuisé, pas désespéré

Son monde est en train de changer de base, comme dans le refrain de L'Internationale, mais pas dans la direction prévue. « Une partie du rêve que nous avions en commun s'est écroulée - l'URSS en faisait partie. On entre dans une période de métamorphose. » Et de citer Musil : « On est dans un monde sans synthèse. » Massif, engoncé dans une sorte de cache-poussière noir, il arpente les rues de sa ville, saluant les passants qui le reconnaissent. Le centre historique a été rénové, mais Aubervilliers reste un grand dépotoir aux portes de Paris avec ses cités des années 1960, plantées de guingois sur leurs pelouses mitées, et leurs bâtiments qui vieillissent mal. « L'urbanisme, c'est capital, reconnaît le maire. Mais ça coûte cher. » Lui-même habite une HLM et confie qu'un soir des jeunes lui ont demandé pourquoi il logeait toujours là. Cette question l'a ulcéré. Ainsi, il n'aurait plus sa place ici ? « Le mot désespoir n'est pas un mot politique. Epuisement, oui. Il y a des moments où je suis un peu épuisé. »

Plus tard, dans un bistrot de Saint-Ouen, il préfère se replonger dans ses souvenirs. Se rappeler de l'intégrale du Soulier de satin, donné par Vitez à Avignon, et du croissant du matin après neuf heures de représentation : « Ce croissant matinal, après Claudel, c'était comme une hostie », dit-il en dévorant son haddock. Il avoue aimer le monde des comédiens, d'Alain Cuny à Claude Dauphin : « C'est mon combustible, c'est ma forme de communisme. Dans le mot communisme, il y a le mot communauté et le mot émancipation. J'ai une reconnaissance très forte pour l'organisation qui m'a propulsé dans le monde de la culture. »

Fils d'un taxi ambulancier champenois, Jack **Ralite** a trouvé son chemin de Damas dans une prison de sa ville natale, Châlons-sur-Marne, où il a été interné quelques mois pendant la dernière guerre mondiale. « Je ne faisais pas de résistance, j'étais beaucoup trop jeune, 13 ou 14 ans. J'ai été arrêté avec d'autres élèves pour des propos tenus sur les Allemands qui occupaient une partie de mon lycée. Dans la prison, il y avait aussi des enseignants et un curé qui ont été déportés. C'est là que j'ai rencontré mon premier communiste et mon premier Russe. » Le jeune **Ralite** adhère au PCF en 1947. Employé de mairie à Stains, municipalité communiste, il devient journaliste à L'Humanité Dimanche. Titulaire d'une rubrique de télévision, il découvre les studios des Buttes- Chaumont et les réalisateurs de l'époque : Stellio Lorenzi, Marcel Bluwal, Pierre Dumayet, Claude Barma... Au conseil municipal d'Aubervilliers depuis 1959, il est chargé de la culture. A l'Assemblée nationale, où il est élu en 1973, il sera rapporteur du budget du cinéma. « Dans les années 1970, j'ai été porté par le programme commun ; mais au gouvernement, en 1981, je me suis aperçu que j'appliquais un texte de 1971, pensé avec des concepts des années 1960. »

Les remous de l'appareil du PCF ont apparemment peu de prise sur lui. Des quatre ministres communistes du gouvernement Mauroy, il est le seul à être resté au sein du PCF. Les révélations des crimes du stalinisme, les exclusions lui ont-il donné des états d'âme ? Pas beaucoup : « Les explications que me donnait la direction du Parti me satisfaisaient. Cela ne me heurtait pas. Je n'étais pas dans l'appareil. Je fréquentais plutôt des artistes. » C'est à eux qu'il doit ses grands moments, de sa rencontre avec Aragon à la naissance du théâtre d'Aubervilliers, avec Gabriel Garran. « Ma compréhension des problèmes politiques est venue de celle des problèmes artistiques. »

Note(s) :

BIOGRAPHIE

1928

Naissance à Châlons-sur-Marne.

1959

Elu maire adjoint d'Aubervilliers. Il sera maire en 1984.

1973

Elu député d'Aubervilliers.

1981

Ministre de la santé dans le gouvernement Mauroy.

1995

Elu sénateur de la Seine-Saint-Denis.